

## Présentation

### Circonscrire un champ d’investigation

Le numéro thématique intitulé « Signifiant et matière : l’iconicité et la plasticité dans le document numérique verbal et visuel »<sup>1</sup> de la revue *Semen* propose de prolonger les réflexions actuelles sur le discours numérique (Marcoccia 2016, Simon 2017, Paveau 2017)<sup>2</sup>, qui ne cesse de nous interpeller. Il témoigne, en effet, à sa manière, de la main-mise de l’« intelligence artificielle » dont Éric Sadin (2018 : 12) interroge la « puissance de déflagration », ainsi que de l’évolution des technologies digitales (Masselot & Rasse 2015) et des nouvelles possibilités qu’elles ouvrent. D’où l’idée de réunir ici six contributions qui interrogent quelques aspects du discours numérique, en abordant également la composante plus spécifiquement textuelle : la matérialité en relation avec l’iconicité et la plasticité. Nous visons ainsi à réactualiser le débat sur le discours numérique qui a cours depuis plusieurs années, en cherchant à l’enrichir à travers l’examen pointu de certaines de ses caractéristiques.

La problématique n’est pas nouvelle. En ce qui concerne le texte non numérique, on se reportera, en particulier, au traitement de la question de l’iconicité du signifiant par une linguistique analogique (Monneret 2004, 2014). Les plasticités numériques ont été ciblées, notamment, par des travaux portant sur les interfaces homme-machine. Très concrètement, la prise en considération des nouvelles textualités nous rend attentifs à l’hypertextualité caractérisée par la délinéarisation et la multidimensionnalité, par l’augmentation et l’imprévisibilité (Paveau 2017). Les liens hypertextes ou « technomots » (Paveau 2015a [2014]), rehaussés par la

---

1. Nous utilisons ici le terme « document » dans un sens large, englobant jusqu’à la peinture numérisée.

2. Au sujet du lexème « numérique », voir d’entrée les distinctions introduites par Marie-Anne Paveau (2014, 2015a) entre le « texte numérisé », le « texte numérique » et le « texte numérisé ». Dans le premier cas, il s’agit d’une production traditionnelle qui est d’abord imprimée et qui, par exemple par le scannage, est introduite dans un environnement technologique et susceptible d’être mise en ligne. Cette production est dépourvue de traits technolangagiers et elle est plus ou moins navigable et modifiable. Pour sa part, le « texte numérique », privé de technosignes, fait l’objet d’un degré de numérisation plus élevé, tout en étant réalisé d’abord hors ligne. Il peut être mis en ligne et en réseau, mais il n’y est pas destiné nativement, contrairement au « texte numérisé ».

couleur, le soulignement, le clignotement ou des signes iconiques (Saemmer 2014 ; Saemmer & Maza 2008), mais aussi les « esthétiques numériques tactiles » (Guilet & Pelard 2016) mettent en avant la « matérialité » du texte numérique, en relation avec l'iconicité et la plasticité. Le texte numérique comprend une dimension iconique, en particulier visuelle, qui constitue une de ses spécificités. On s'en autorise pour parler d'une textualité hybride de nature verbo-visuelle.

Ainsi, face à l'apparition de formes textuelles numériques inédites, qui complexifient la donne, le présent dossier sur la matérialité, l'iconicité du signifiant et la plasticité s'inscrit dans le sillage des travaux de recherche existants, tels que le numéro de *Questions de communication* intitulé « Plasticité des dispositifs d'information et de communication » (Morelli & Lazar 2015), qu'il cherche en même temps à réactualiser. Il vise à montrer en quoi la question de la plasticité et de la matérialité du document numérique – question d'autant plus sensible que certains chercheurs ont tendance à taxer le document numérique d'immatériel et de virtuel – nous demande de questionner sur de nouveaux frais les processus sémiotiques de production et de réception du sens à partir, fondamentalement, de la question de l'*écriture numérique* au sens large. Celle-ci concerne les inscriptions verbales ou visuelles sur des supports, c'est-à-dire les apports rendant possibles des appréhensions sensibles et perceptivo-cognitives sur des supports matériels. On voit aussi que la question de la matérialité ne concerne pas que le niveau de la nouvelle textualité au sens étroit du terme. Elle oblige à une réflexion sur les langages de description et de programmation.

La spécificité de ce dossier réside, enfin, dans la mise à contribution de cadres théoriques et épistémologiques différents : les contributions explorent les possibilités de dialogue entre les disciplines, en particulier entre la sémiotique greimasienne et post-greimasienne, la linguistique textuelle et du discours, les sciences de l'information et de la communication et les sciences cognitives. Globalement, il nous semble que seule la *mobilité* des notions, qui, sans perdre de leur acuité, franchissent les frontières disciplinaires, permet de rendre compte du flux du sens, que le numérique ne fait qu'accroître. Tel est le pari que nous faisons : c'est sur ces bases théoriques qu'on peut être attentif aux variations et variétés, aux bifurcations et lignes de fuite, comme dirait Deleuze, aux délinéarisations et linéarisations hyper-textuelles, aux passages et aux ancrages.

### **La matérialité, la plasticité et l'iconicité : défis et enjeux**

Toute tentative de modélisation des processus de production et de réception du sens médiés par le numérique rencontre un certain nombre de défis. Pour mieux les cerner, réévaluons les enjeux de cette réflexion sur le discours et la textualité numériques.

Comment rendre compte de *dispositifs énonciatifs et technologiques* en évolution constante, de la création de possibilités inédites, au niveau de la navigation sur

le net, de la diffusion et du partage des connaissances, de l'« ego- » et de l'« éco- » écriture numérique<sup>3</sup>, notamment sur les réseaux sociaux, ainsi que de la mise en forme des textes, de leur transmission et archivage... ? Comment évaluer l'impact des déterminations et des contraintes, d'abord par les langages de programmation, mais aussi par les changements liés aux choix de supports, ceci à différents niveaux de pertinence : le texte, le support, mais aussi le format et les cadrages génériques, les médias comme systèmes de diffusion et de partage, un environnement social et culturel portant l'empreinte du numérique ? Bref, il s'agit de faire entrer en résonance les réseaux aux niveaux micro-, méso- et macro-textuels, dont peut rendre compte la linguistique textuelle des discours développée par Jean-Michel Adam (2006, 2015), avec les réseaux de type macro-scopique. Il faut veiller à rendre compte de l'impact du numérique, en dégageant, en dernière instance, ce que l'on peut appeler une « vision du monde » dépositaire de valeurs. Il incombe alors aux chercheurs en sciences du langage et en sciences humaines de prendre la mesure des conséquences pour mieux contrer les effets indésirables (par exemple un risque de dé-responsabilisation de l'instance d'énonciation par la génération automatique des messages ou un nouveau régime de vérité qui cherche à annuler l'appréhension d'une pluralité d'éléments, qui supprime les délais et défie toute volonté de contradiction (Sadin 2018 : 81). Il faut, dans le même temps, mettre les nouvelles potentialités au service de pratiques énonciatives, individuelles ou collaboratives, de (re)création et de (ré)invention des usages. Ces derniers doivent tirer profit de la variabilité et de la démultiplication des modes d'inscription verbale ou visuelle sur des supports, de la (dé)stratification des nouvelles textualités, des possibilités de l'« écriture » (Barbosa 1992, Paveau 2017, Combe 2019) et, plus largement, d'une certaine fluidification des rapports.

Face à ces enjeux, poussons plus avant la réflexion sur le document numérique, entendu ici comme discours verbal, visuel et verbo-visuel ou multimodal et synchrétique (le « texte-image »), des points de vue de la matérialité, de l'iconicité et de la *plasticité* (Badir, Dondero & Provenzano 2019). La notion de plasticité, qui doit être conjuguée avec celle d'iconicité du signifiant (Monneret 2004, 2014, Nobile 2014)<sup>4</sup> et avec celle de matérialité, renvoie, dans ce dossier, à des propriétés sensibles et perceptibles (par le toucher, par la vue, par l'ouïe...) qui garantissent l'adaptation d'un document numérique (ici natif ou numérisé) à différents supports ainsi qu'à divers contextes : on peut distinguer l'utilisation par une ou plusieurs

3. Nous entendons par « ego-écriture » numérique non seulement les discours autobiographiques présents sur les plateformes (*Twitter, Facebook, LinkedIn*, etc.), mais, plus largement, les traces (Merzeau 2012) qu'un internaute laisse sur la toile sur son passage et qui entrent dans la construction de son « identité numérique ». Enfin, nous appelons « éco-écriture » numérique une écriture en prise sur l'environnement, tel que nous le définirons maintenant, essentiellement du point de vue de la théorie de l'acteur-réseau (ANT) développée par Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour (2006).

4. Cf. également Alexandra Saemmer (2011) au sujet du signifiant du signe iconique qu'elle appelle « unité sémiotique de manipulation ».

instances énonciatives des *usages* qui sont fonction de l'« environnement » informatique au sens large (l'écran, la plateforme, les périphériques, les applications, etc.) (Rouillard, Tarby, Chevrin, Derycke 2006). Nous franchissons un pas en entendant ici par environnement au sens large l'ensemble des éléments interagissant au sein d'un réseau, c'est-à-dire non seulement des instances de production du texte ou du discours numériques, sensibles et perceptivo-cognitives, non seulement des « écrilecteurs », mais encore les normes et représentations doxiques ainsi que la machine, l'écran, le clavier, la souris, les cadres sociotechniques, les langages de description et de programmation... Les textes ou discours numériques, qui impliquent le corps ainsi que les compétences langagières, des textualités et des discours existants qui sont mobilisés et réénoncés (Colas-Blaise *et al.* 2021), ne circulent pas *dans* un réseau socionumérique déjà donné, mais le constituent ou le modifient au fil de leurs élaborations.

En ce qui concerne les propriétés sensibles et perceptibles, elles peuvent être décrites, sur le plan de l'expression d'un discours multimodal, à travers des distinctions entre catégories topologiques, éidétiques ou chromatiques (Greimas 1984, Floch 1985), entre chromèmes, formèmes et texturèmes (Groupe  $\mu$  1992). Il faut être sensible aux groupements et substitutions, aux choix typographiques, de police et de taille des caractères, aux modulations de l'espace de la « page » et aux topographies. Nous proposons d'élargir la réflexion au plan du contenu : aux types de mise en forme et de composition (méréologie), de structuration du contenu, de séquentialisation. Dans tous les cas, il faut évaluer la capacité des propriétés plastiques à faciliter l'accès au texte, (i) en l'éditorialisant et en le mettant en forme, (ii) en en guidant la compréhension et l'interprétation – le phénomène de la saillance y prend une part importante –, mais aussi (iii) en améliorant la diffusion et le partage des contenus.

Le *webdesign* (Pignier & Gobert 2014) ouvre ainsi un large champ d'investigation, invitant à réfléchir à de nouvelles modalités qui conduisent, par exemple, à transférer au document numérique des propriétés plastiques. On peut élargir la réflexion aux propriétés sonores – liées, d'abord, au support matériel papier (Pignier 2010) : les pages du livre que l'on tourne – ainsi qu'au geste, en postulant une gestualité numérique fondamentale, orchestrant les modalités d'appréhension sensible (Basso Fossali, Colas-Blaise & Dondero 2019), ce dont témoigne aussi la visualisation de larges collections d'images (*Big Visual Data*, Manovich 2015, Dondero 2017, Dondero 2020). Ou encore, il s'agit de montrer en quoi un « projet de communication éditoriale » (Stockinger 2018, Souchier 1998, Jeanneret & Souchier 2005, Laborderie & Szoniecky 2015, Vitali Rosati 2016, Genêt 2016) fait signifier les étapes de la visualisation de processus et des procédés du design de l'information. Une nouvelle fois, nous voilà confrontés à un certain nombre de questions qui se font insistantes : quels sont les types de visualisation possibles ? En fonction de quels critères de sélection ou d'organisation des données ? Parlons-nous d'un enrichissement du document de départ ? La tactilité en tant que sensori-motricité

gestuelle, à la base par exemple des poésies numériques tactiles (Pelard 2017), peut être considérée comme une passerelle entre les domaines sensoriels (Colas-Blaise & Estay Stange 2018), au fondement même de toute appréhension polysensorielle ou synesthésique, qui implique non seulement la perception visuelle, mais le corps dans son ensemble. Tant il est vrai – pour donner un exemple basique – que les impulsions par la main déplaçant la souris donnent lieu à des changements visibles sur l'écran. Nous appelons « corporalisés » (Colas-Blaise 2019) les gestes qui, « imitant » l'opération graphique médiée par un stylo ou un pinceau, entrent en contact avec des « organes d'interaction gestuelle » tels que la souris, les boules de commande (*trackballs*), le clavier, qui captent des « signaux-images de l'action gestuelle (forces ou déplacements) [...] et les transforment en signaux numériques représentatifs de l'action » (Luciani 1996 : 83). D'où des gestes de lecture que nous disons constituants, qui consistent à pianoter, à cliquer sur des hyperliens ou encore à scroller et à explorer la « page » en inventant des topo-graphies.

Tels sont les aspects que les contributions au présent numéro visent à approfondir.

### Écriture numérique et variabilité du document numérique

Nous venons de suggérer que, fondamentalement, à côté d'analyses fines de genres ou de logiciels particuliers, il s'agit de s'interroger sur les principes de l'*écriture numérique*. Cette dernière est contrainte, mais aussi rendue possible, au premier chef, par des langages de description et de programmation. Plus précisément, la plasticité et la matérialité étant au cœur de la réflexion, ce numéro de *Semen* focalise son attention sur la manière dont les supports, à la fois formel et matériel, influent sur les mises en texte, c'est-à-dire informent les textualités, notamment en rendant certaines portions de texte saillantes. En même temps, nous l'avons vu, un des défis consiste à repérer un ensemble de facteurs, co-textuels et con- ou extra-textuels, aux niveaux micro-, méso- et macro-scopiques, et donc des usages et des normes, en particulier des codifications génériques qui déterminent les processus sémiotiques tout en donnant prise à des reconfigurations, des réénonciations.

Il apparaît ainsi, du point de vue de l'énonciation conçue comme une pratique située au sens large, que le document numérique (le texte verbal ou l'image) est toujours *provisoire*<sup>5</sup> en tant qu'il fait l'objet de modifications, de mutations, de remédiations (Bolter & Grusin 2000) à différents niveaux de pertinence (Colas-Blaise 2018) : i) celui des médias, qui impliquent des domaines (informationnel, artistique....) et des circuits de diffusion déterminés ; ii) celui des formats (de codage,

---

5. La variabilité est amplifiée dans le cas du texte numérique ou, du moins, elle prend des formes inédites. Elle est en même temps inhérente à toute forme de textualité. Ainsi, Jean-Michel Adam souligne le fait que les « textes ne sont pas des données, mais des constructions issues de procédures médiatrices qui vont de la rature et de la réécriture par les auteurs ou les copistes jusqu'aux variations éditoriales, en passant par les traductions ». Ainsi, l'« illusoire stabilité textualiste de l'objet texte est mise à mal [...] » (Adam 2015 : 26).

d'implémentation et d'interprétation, en particulier des formats génériques<sup>6</sup>), qui appellent un certain type de manipulation (Crozat *et al.* 2011) en production et en réception (Soulez & Kitsopanidou 2014) ; iii) celui des supports, qu'ils soient matériels, physiques (par exemple le support papier, l'écran...) ou constituent des supports d'inscription où le texte prend forme (Souchier 1998, Fontanille 2005, Dondero & Reyes 2016) ; iv) celui des textes. La notion de texte doit être réaménagée, à la lumière, essentiellement, du phénomène de l'hypertextualité qui, nous l'avons dit, oblige à substituer à la notion de « finitude » celle de l'« inachèvement » (Paveau 2015b). Il s'agit ainsi d'être sensible à l'évolution de la notion de texte plutôt que d'emboîter le pas à certains, dont Raffaele Simone, qui parlent de « non-texte » (2012 : 145).

Les propriétés plastiques peuvent alors correspondre à des marques laissées par des choix énonciatifs opérés à ces différents niveaux de pertinence, au point que l'on peut se risquer à dégager des usages idiolectaux, voire des effets de style. On peut décrire les changements qui interviennent au moment de la numérisation d'un document non numérique, en confrontant par exemple le tableau non numérisé au tableau numérisé, mais aussi au moment de l'adaptation d'un document numérique à des périphériques tels que les terminaux mobiles (téléphones intelligents, tablettes tactiles). Plus largement, les usages s'expérimentent et prennent forme au sein d'interactions dans une situation sémiotique entre les instances de l'énonciateur, du coénonciateur, qui peut devenir « source d'énonciation » (Bertin, Granier 2015 : 121), et de l'objet technique qui déclare ses propres exigences. Ils sont toujours modifiés et renégociés, la prise énonciative étant confrontée à chaque fois à la dé-prise, ou détournement et réinvention des usages, et à la reprise.

Ainsi, les articles réunis dans ce numéro de *Semen* marient tous, à des degrés divers, la réflexion théorique sur les documents numériques abordés sous l'angle des propriétés iconiques et plastiques, avec des études de cas concrets, verbaux, visuels ou multimodaux. Du point de vue théorique et méthodologique, les contributions convoquent les bagages notionnels et les outils d'analyse de la sémiotique, de l'analyse du discours, des sciences de l'information et de la communication et des sciences cognitives. Enfin, l'ensemble esquisse une trajectoire qui mène de considérations transversales au discours non numérique et au discours numérique, dont les spécificités sont rehaussées, à une réflexion de fond sur les liens entre matière, substance et forme de l'expression en relation avec les langages de description et de programmation, avant un recentrage sur différents genres numériques et, pour finir, sur les effets tant sémiotiques que linguistiques produits par un logiciel, celui de l'autocomplétion. Cette dernière étude, qui mobilise la sémiotique et la linguistique, met les hypothèses formulées tout au long des contributions à l'épreuve d'un cas particulier qui, dans le panorama que nous avons cherché à brosser, peut se charger d'une valeur d'exemplarité.

6. Cf. la vaste question des technogenres de discours, abordée, surtout, par Marie-Anne Paveau (2017). Voir aussi Dominique Maingueneau (2013).

La problématique du numéro se pose ainsi en des termes différents pour les auteurs des contributions, selon les cadres théoriques mobilisés, les déterminations et les choix énonciatifs qui font l'objet des analyses, les logiques interactionnelles, mais aussi de diffusion, voire de transmission privilégiées par les articles, selon les cadrages et formatages, les supports (verbaux, visuels, syncrétiques) et les sites retenus et, enfin, selon les phénomènes textuels scrutés. Il s'agit de rendre compte d'un fonctionnement global – celui qui sous-tend l'écriture numérique –, de modéliser la réception, qui peut être guidée et orientée par des saillances rejaillissant fortement sur l'interprétation de l'ensemble du document, mais qui peut aussi être fonction du type et genre de document numérique ou numérisé au sens large. Sont ainsi concernés tant le tableau numérisé que des genres numériques spécifiques – des « technogenres » – plus ou moins prototypiques du web, plus ou moins contraints par leur environnement technologique et plus ou moins contraignants pour ce qui est de la relation qu'ils établissent avec l'« écri lecteur ».

### **Présentation des contributions**

Le dossier s'ouvre ainsi sur deux articles, respectivement d'Odile Le Guern (« Iconicité de la matière et iconicité du signifiant, deux modalités d'appropriation de l'œuvre d'art sur support numérique ») et de Frédéric Landragin (« La saillance : origines perceptives, applications linguistiques, enjeux interdiscursifs »), qui, mettant en perspective l'iconicité et la plasticité au cœur de ce numéro, questionnent des pratiques de la réception différentes, en confrontant, l'un, l'expérience du tableau que l'on peut considérer comme étant plus « immédiate » à celle que nous disons « (sur)médiatisée » par la numérisation, et l'autre, la lecture du texte verbal papier à la navigation dans un site web.

Privilégiant la réception de peintures numérisées par les étudiants, Odile Le Guern aborde les notions de matérialité, de plasticité, d'iconicité et de figurativité de front, en montrant que la numérisation influe directement sur l'appréhension de la matérialité de l'image et conduit le spectateur à réévaluer les qualités plastiques au niveau de l'icône selon Peirce, c'est-à-dire comme un « ensemble de propriétés conformément à une logique intensionnelle, sans le renvoi à un objet du monde qu'implique une logique extensionnelle, rôle qui revient à l'indice dans la secondéité peircienne ». L'auteure défend l'hypothèse que, dans le cas de l'énonciation numérique de la matière, on passe d'une « forme de transparence de la matière propre à l'indicialité référentielle à une forme d'opacité propre à l'iconicité », le contact haptique et sensible se conjuguant nécessairement avec une approche relevant de l'intelligible, axée sur les codes mis en œuvre. Ainsi, conclut-elle, l'énonciation numérique réclame une approche plus réflexive de la matière, qui négocie le passage de l'énoncé à l'énonciation.

Partant du domaine de la perception visuelle, portant ensuite son regard sur les applications plus spécifiquement linguistiques, tout en cultivant le dialogue

interdisciplinaire, et ouvrant sur d'autres domaines (économique, géographique...), Frédéric Landragin propose, quant à lui, une réflexion synthétique sur l'essence cognitive de la saillance. Il dégage les facteurs (exogènes, endogènes...) intervenant dans la mise en relief par différenciation et il étudie la manière dont la notion de saillance peut orienter et informer l'interprétation. La réflexion de fond rend ainsi attentif à l'impact du phénomène de la saillance sur l'appréhension cognitive des formes signifiantes ainsi qu'à ses déclinaisons ou modulations, en rapportant ces dernières, du moins en partie, au type de discours (non numérique ou numérique) et au domaine (linguistique, économique, géographique...) retenus. Plus précisément, Frédéric Landragin vise à rendre compte, en fournissant des repères historiques, de la manière complexe dont les « mises en relief par différence » interviennent en tant que phénomènes perceptifs et communicationnels dans toute appréhension et toute circulation d'un document, dans tout processus sémiotique, en réception, voire en production (ainsi au niveau de la génération automatique de textes). Opposant le phénomène de la saillance à celui de la prégnance, il étudie la variété et la variabilité de ses formes de manifestation, à la fois d'un point de vue transversal aux supports et aux discours, non numériques ou numériques, et de manière ciblée, dans le document numérique. Il note que les effets de saillance, qui, dans leur diversité, apparaissent comme une caractéristique essentielle du document numérique, sont alors le fait du rédacteur du document ou qu'ils caractérisent la mise en page automatisée par le navigateur sur le net.

L'article d'Audrey Moutat, intitulé « Écriture et matérialité numérique, de la substance aux formes de l'expression », permet de passer de considérations plus générales, parfois transversales au texte numérique ou numérisé et au texte non numérique, à des analyses centrées sur le discours numérique. Soucieuse de dégager les principes de constitution d'une sémiotique du numérique, Audrey Moutat entreprend une réflexion de fond sur l'écriture numérique, qui remet dans le débat la question de l'articulation du langage, de la langue et de la parole et fait valoir ses spécificités. En particulier, la chercheuse met en avant la part décisive que des langages de développement web (ici HTML, CSS et JavaScript) prennent dans l'acte d'écriture, en modélisant la matière numérique et en mettant la textualité du site web en forme. L'auteure insiste sur les conventions qui régissent l'usage de ces langages, tout en autorisant des déviations qu'il est possible de qualifier d'idiolectales et de stylistiques, mais aussi sur la manière dont les relations entre le texte et ses supports (matériel(s), formel) d'écriture orientent les pratiques de lecture ou sont déterminées par elles en retour. Plus particulièrement, elle se penche sur l'épineuse question de la soi-disant « immatérialité » ou « virtualité » du document numérique.

Si l'article d'Audrey Moutat constitue un « article-cadre », qui non seulement questionne les « strates d'écriture » caractéristiques de l'objet numérique, en cherchant à articuler l'une avec l'autre la matière et la substance, la substance et la forme de l'expression, mais encore s'interroge sur les pratiques de lecture en relation avec les supports matériel(s) et formel, la contribution d'Ingrid Mayeur (« Plasticité du

billet de recherche en SHS. À propos des co-publications du blog *Carnets de Terrain* et du site *The Conversation* ») a le mérite de scruter un genre de texte ou de discours numérique particulier : les billets de recherche de la plateforme de blogging en SHS *Hypotheses.org* et, plus spécifiquement, du blog de la revue d'anthropologie et de sciences humaines *Terrain* et du site collaboratif *The Conversation*. Elle vise ainsi à dégager les choix énonciatifs, en particulier auctoriaux et éditoriaux, et les modes de circulation des textes commandés par ces espaces et dispositifs médiatiques. L'auteure montre en quoi la matérialité telle que peut l'appréhender un usager du point de vue sensoriel est alors liée aux propriétés des supports de visualisation (écran d'ordinateur, tablettes, etc.), d'une part, à celles des architextes (gestionnaires de contenus, navigateurs et logiciels), d'autre part. Elle insiste plus particulièrement sur la manière dont, dans le cas de dispositifs médiatiques dont la nature, respectivement scientifique et informationnelle, n'est pas la même, les modifications du support, de la forme, de la structure ou encore du contexte d'usage donnent lieu à des formes de réénonciation, de remédiation ou de recontextualisation qui reconfigurent le document numérique en jouant sur sa plasticité.

Dans l'article de Serena Ciranna (« Les évolutions du contenu textuel sur les réseaux socionumériques : une étude de la fonction "stories" d'Instagram »), les genres des *stories* et des *posts* accueillis par la plateforme de partage Instagram et leurs contextes d'énonciation sont approchés sous l'angle des relations entre le texte verbal et l'image, de la collaboration de ces derniers dans la production sémiotique. Plus particulièrement, optant pour un point de vue chronologique, l'auteure s'interroge sur un devenir image du texte verbal, auquel incombe, en même temps, le rôle de vecteur de formes de narration. Le défi consiste ainsi à repérer et à décrire, à travers des exemples de *stories* et de *posts* qui peuvent se réénoncer mutuellement, les changements (par exemple d'ordre esthétique ou relatifs aux fonctions d'archivage et de partage) qui affectent le texte à mesure qu'il devient hypertexte et image.

Le dossier consacré au document numérique abordé sous l'angle du signifiant et de la matière, de l'iconicité et de la plasticité se clôt sur un article de Rossana De Angelis et Matilde Gonçalves (« Contraintes et enjeux de la matérialité numérique : les logiciels d'autocomplétion »). Attentives aux contraintes à la fois extra-textuelles et co-textuelles qui s'exercent sur la mise en texte numérique, les auteures focalisent leur attention sur le dispositif d'écriture assistée par ordinateur commandé par les logiciels d'autocomplétion. Elles mobilisent un double cadre théorique, sémiotique et linguistique (linguistique des textes et des discours), pour étudier la manière dont la matérialité du support et la plasticité du signifiant linguistique sont mises à contribution par un logiciel dont le fonctionnement influe sur les interactions entre l'auteur et l'usager. Il importe alors de mettre au jour les différences de fonctionnement voulues par la variété des applications et des supports et de montrer comment, en fonction surtout des usages, se constitue un réservoir de variantes puisées dans un ensemble de possibles. Il s'agit de retenir des critères de sélection co-textuels, des critères génériques et extra-textuels («entour social»),

en fonction de la matérialité du signifiant informée par la saisie numérique. », se constitue un réservoir de variantes puisées dans un ensemble de possibles. Les auteures dégagent les logiques sémiotiques profondes qu'on peut appeler rétensives et protensives, alliant mémoire et convocation du déjà vu et appel prédictif d'une suite. La production du texte par autocomplétion se moule, dirons-nous, sur les cadres de toute dynamique textuelle et discursive, tendue entre le *ne... plus* dont témoigne, en sémiotique, la praxis énonciative (reprise), et le *ne pas encore*, qu'il s'agit de (ré)inventer (anticipation). Il apparaît que le réservoir de formes qui se constitue ainsi, au fil des usages et des occurrences approchés également à la lumière des notions de schéma, de norme et d'usage chez Hjelt, est à jamais provisoire et soumis à des ajustements et des créations permanents, ces derniers dussent-ils avoir un coût cognitif plus élevé. La question de la (dé-)matérialisation du document numérique est abordée à nouveaux frais, à travers la proposition d'une « sur-matérialisation », condition de toute saisie automatique, les supports pouvant être pluriels.

Certes, bien des questions demeurent sans réponse et invitent à des explorations futures. En particulier les modalités de l'archivage du document numérique (Bachimont 2017), lui-même provisoire et soumis à des réénonciations, restent dans l'ombre. Leur traitement aurait nécessité un espace bien supérieur à celui que peut offrir une revue. Il nous semble toutefois que les points de vue retenus ici – la plasticité confrontée avec l'iconicité et la matérialité –, qui réclament et légitiment une réflexion théorique sur les spécificités du document numérique ou numérisé et une analyse fine de certaines de ses manifestations et fonctionnalités, contribuent pleinement à prendre la mesure des enjeux contemporains. Les explorations rencontrent alors, inévitablement, les pratiques sociales, de confirmation ou de contestation des usages établis, qui, à cet effet, interviennent au niveau tant du média que du format, en particulier générique, du support et du texte.

## Bibliographie

- ADAM, J.-M., (2006), « *Texte, contexte et discours en questions* », *Pratiques*, n° 129-130, pp. 21-34.
- ADAM, J.-M., (2015), « Introduction aux problèmes du texte ». In J.-M. Adam (dir.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, pp. 11-33.
- AKRICH, M., CALLON, B., LATOUR, B., (2006), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Paris : Les Presses des mines.
- BACHIMONT, B., (2017), *Patrimoine et numérique : technique et politique de la mémoire*. Paris : Ina, coll. « Médias et Humanités ».
- BADIR, S., DONDERO, M. G., PROVENZANO, F. (dirs), (2019), *Les discours synchrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée, graffiti*. Liège : Presses universitaires de Liège, coll. « Clinamen ».

- BARBOSA, P., (1992), *Metamorfoses do real. Criação literaria e computador*. Lisboa : Universidade Nova de Lisboa.
- BASSO FOSSALI, P., COLAS-BLAISE, M., DONDERO, M. G. (dirs), (2019), « La communication à l'épreuve du geste numérique », *MEI*, n° 47.
- BOLTER, J. D., GRUSIN, R., (2000), *Remediation. Understanding New Media*. Cambridge : The MIT Press.
- COLAS-BLAISE, M., (2018), « Remédiation et réenonciation : opérations et régimes de sens », *Interin*, vol. 23, n° 1, pp. 64-84.
- COLAS-BLAISE, M., (2019), « Le geste énonciatif et le nanoart : le sens au risque de l'infiniment petit ». In P. Basso Fossali, M. Colas-Blaise, M. G. Dondero (dirs), « La communication à l'épreuve du geste numérique », *MEI*, n° 47, pp. 27-39.
- COLAS-BLAISE, M. & ESTAY STANGE, V., (2018), « "Ouïe par tous les sens" ». In M. Colas-Blaise & V. Estay Stange (dirs), *Synesthésies sonores. Du son au(x) sens*. Paris : Classiques Garnier, pp. 81-94.
- COLAS-BLAISE, M., *et al.*, (dirs), (2021), « Re- » : répétition et reproduction dans les arts et les médias. Paris : Mimésis.
- COMBE, C., (2019), « Les genres numériques de la relation », *Langage et société*, n° 167, pp. 51-80.
- CROZAT, S., BACHIMONT, B., CAILLEAU, I., BOUCHARDON, S., GAILLARD, L., (2011), « Éléments pour une théorie opérationnelle de l'écriture numérique », *Document numérique*, vol. 14, n° 3, pp. 9-33.
- DONDERO, M. G., (2017), « The Semiotics of Design in Media Visualization : Mereology and Observation Strategies », *Information Design Journal*, n° 23, 2, pp. 208-218.
- DONDERO, M. G., (2020), *Les langages de l'image. De la peinture aux Big Visual Data*. Paris : Hermann.
- DONDERO, M. G., REYES, E., (2016), « Les supports des images : photographie et images numériques », *Revue Française des Sciences de l'Information et de la Communication*, n° 9. Disponible sur : <<http://rfsic.revues.org/2124>> [consulté le 10/02/2020].
- FLOCH, J.-M., (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique*. Paris-Amsterdam : Éditions Hadès-Benjamins.
- FONTANILLE, J., (2005), « Du support matériel au support formel ». In M. Arabyan, I. Klock-Fontanille, (dirs), *L'écriture entre support et surface*. Paris : L'Harmattan, pp. 191-192.
- GENÊT, P., (2016), « Énonciation éditoriale », *Le lexique Socius*. Disponible sur : <<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/190-enonciation-editoriale>> [consulté le 10/02/2020].
- GREIMAS, A. J., (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes sémiotiques, Documents*, VI, n° 60.
- GROUPE  $\mu$ , (1992), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*. Paris : Seuil.

- GUILLET, A., PELARD, E., (dirs) (2016), *Poétiques et esthétiques numériques tactiles, Cahiers virtuels du Laboratoire NT2*, n° 8. Disponible sur : <<http://nt2.uqam.ca/fr/cahiers-virtuels/poetiques-et-esthetiques-numeriques-tactiles-litterature-et-arts>> [consulté le 10/02/2020].
- JEANNERET, Y., SOUCHIER, E., (2005), « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication et langages*, n° 145(1), pp. 315. Disponible sur : <doi:10.3406/colan.2005.3351> [consulté le 10/12/2019].
- LABORDERIE, A., SZONIECKY, S., (2015), « Cultiver son jardin numérique : métaphore et dispositifs éditoriaux. Entretien avec Pascal Robert », *Interfaces numériques*, n° 3, pp. 351-368.
- LUCIANI, A., (1996), « Ordinateur, geste réel et matière simulée ». In M. Borillo & A. Sauvageot (dirs), *Les cinq sens de la création. Art, technologie, sensorialité*. Paris : Éditions Champ Vallon.
- MAINGUENEAU, D., (2013), « Genres de discours et web : existe-t-il des genres web ? ». In C. Barats (dir.), *Manuel d'analyse du web*. Paris : Armand Colin, pp. 74-93.
- MANOVICH, L., (2015), "Data Science and Digital Art History", *International Journal for Digital Art History*, n° 1, pp. 13-35.
- MARCOCCIA, M., (2016), *Analyser la communication numérique écrite*. Paris : A. Colin.
- MASSELOT, C., RASSE, P. (dirs) (2015), *Sciences, techniques et société : recherches sur les technologies digitales*. Paris : L'Harmattan.
- MERZEAU, L., (2012), « Faire mémoire des traces numériques ». *E-dossiers de l'audiovisuel*, Sciences humaines et sociales et patrimoine numérique [En ligne]. Disponible sur : <<http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-sciences-humaines-et-sociales-et-patrimoine-numerique/faire-memoire-des-traces-numeriques.html>> [consulté 10/02/2020].
- MONNERET, P., (2004), *Essais de linguistique analogique*. ABELL.
- MONNERET, P., (2014), « L'iconicité comme problème analogique », *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, CILF (conseil international de la langue française), n° 1, pp.46-77.
- MORELLI, P., LAZAR, M., (2015), « Plasticité des dispositifs d'information et de communication », *Questions de communication*, n° 28, pp. 7-17.
- NOBILE, L., (2014), « Introduction. Formes de l'iconicité », *Le Français Moderne*, n° 1 [En ligne]. Disponible sur : <<https://fr.calameo.com/read/000903947028b1bc1333b?authid=l4oqFQtI5BYo>> [consulté le 05.01.2021].
- PAVEAU, M.-A., (2014), « Technodiscours rapporté », *Dictionnaire d'analyse du discours numérique (DADN), Technologies discursives, L'analyse du discours numérique (ADN)*. Disponible sur : <<http://technodiscours.hypotheses.org/606>> [consulté le 10/02/2020].
- PAVEAU, M.-A., (2015a [2014]), « Ce qui s'écrit dans les univers numériques. Matières technolangagières et formes technodiscursives », *Itinéraires*, n° 1. Disponible sur : <<http://itineraires.revues.org/2313>> [consulté le 10/02/2020].
- PAVEAU, M.-A., (2015b), « En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques ». In J.-M. Adam (dir.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, pp. 337-353.

- PAVEAU, M.-A., (2017), *Analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris : Hermann.
- PELARD, E., (2017), « Poésies numériques tactiles : toucher les signes par “la main de l’œil”, manipuler la matière à l’écran », *Itinéraires* [En ligne]. Disponible sur : <<http://journals.openedition.org/itineraires/3983>> [consulté le 10/02/2020].
- PIGNIER, N., (2010), « Le modèle du livre dans les générateurs de documents numériques », *Protée*, vol. 38, n° 3, pp. 73-80.
- PIGNIER, N., GOBERT, T., (2014), « Sens, supports et dispositifs. Le design des TIC en termes de dessins et de desseins », *XIX<sup>e</sup> congrès de la Société française des sciences de l’information et de la communication*. Toulon. Disponible sur : <<hal-01245847>> [consulté le 10/02/2020].
- ROUILLARD, J., TARBY, J.-C., CHEVRIN, V., DERYCKE, A., (2006), « La plasticité des documents numériques », *Techniques et sciences informatiques*, n° 25(4), pp. 497-522. Disponible sur : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01251660>> [consulté le 10/02/2020].
- SADIN, É., (2018), *L’intelligence artificielle ou l’enjeu du siècle. Anatomie d’un antihumanisme radical*. Paris : Éditions L’Échappée.
- SAEMMER, A., (2011), « Hypertexte et irradiation iconique », *Les Cahiers du numérique*, vol. 7, pp. 47-69.
- SAEMMER, A., (2014), *Rhétorique du texte numérique*. Paris : Presses de l’ENSSIB.
- SAEMMER, A., MAZA, M., (dirs) (2008), *E-formes : écritures visuelles sur supports numériques*. Saint-Étienne : Publications de l’Université de Saint-Étienne.
- SIMON, J., (2017), « Le discours hypertextualisé. Problématique de renouvellement des pratiques d’écriture et de lecture », *Semen*, n° 42 [En ligne]. <<https://journals.openedition.org/semen/10603>> [consulté le 20/12/2019].
- SIMONE, R., (2012), *Pris dans la toile. L’esprit au temps du web*, trad. G. Larché. Paris : Gallimard.
- SOUCHIER, E., (1998), « L’image du texte : pour une théorie de l’énonciation éditoriale », *Les cahiers de médiologie*, n° 6(2), pp. 13745.
- SOULEZ, G., KITSOPANIDOU, K., (dirs) (2014), *Le levain des médias. Forme, format, média*. Paris : L’Harmattan.
- STOCKINGER, P., (2018), « Du modèle conceptuel des données à sa mise en scène multimodale. Réflexions sémiotiques sur le design d’information ». Paris : Inalco – PLIDAM.
- VITALI ROSATI, M., (2016), « Qu’est-ce que l’éditorialisation ? », *Sens public*. Disponible sur : <<http://www.sens-public.org/article1059.html>> [consulté le 10/02/2020].